

L'Accident

Je n'oublierais jamais cette douce journée de printemps.

Le retour tant attendu du soleil, les minutes amollies du dimanche, la musique et les costumes... Du haut de mes neuf printemps, je me nourrissais des images et des sensations comme un nouveau-né découvrant le monde. En un sens, tel était bien le cas.

C'était mon tout premier concert.

Mon grand-père jouait dans une troupe de folklore itinérante. Guitare, percussions, mandoline, au choix, mais son instrument de prédilection restait le banjo, qu'il maniait avec une certaine fougue, même pour un vieil homme de quatre-vingt deux printemps. Par ses harmonies et des accords, je voyageais avec lui sur la route, je contemplais des horizons lointains que me refusait ma condition de petite gamine banlieusarde. J'entendais le cri des mouettes et le chant des vagues. Douces rêveries contenues dans le flot des arpèges au parfum d'ailleurs...

Alors, quand l'association de la MJC locale avait accueilli la troupe pour une journée événement, nous nous étions empressé de sauter sur l'occasion. Concert en plein air aux premières embellies de mai : on ne pouvait pas rater ça !

Les festivités débutèrent en milieu d'après-midi, peu après le barbecue collectif. Cela commença par un set de Blues-jazz local pas inintéressant, mais traînant un peu en longueur. Les estomacs finissaient de se remplir, le temps était à la digestion tranquille. Puis, quand arriva la troupe de grand-père, les esprits commencèrent à se réchauffer, à s'éveiller. L'ambiance n'était pas « rock », mais assurément festive : le public bougeait, sautait et tapait des mains en masse, comme si les sérénades de mandolines, de percussions et de guitares, mêlées de danses, lui donnait une envie d'évasion ; de déporter ou infléchir les frontières. Quels sublimes souvenirs ! Je me souviens encore de papa dansant en me tenant les mains, maman plus loin en train de discuter avec ses amies et mes copines courant au milieu des allées, sourire aux lèvres. La musique, le printemps, la légèreté – imprimant chaque particule de ce délicieux dimanche après-midi.

Même le beau temps semblait participer à la fête et vouloir donner un élan nouveau à ces rencontres impromptues.

Une parenthèse dorée, transcendée par les rayons d'une insouciance partagée.

Tandis que s'entamait la seconde partie de la représentation – après un court entracte aux

relents de merguez et boissons anisées – , un crissement suivi d'un choc sourd tira l'assistance de sa délicieuse léthargie.

Tétanisée, je n'osai tenter le moindre mouvement vers la source du bruit.

Mais tandis que j'observai la foule dériver vers le « point de chute », mes pas m'amènèrent de leur propre chef vers la même direction. Non, je ne voulais pas, pas voir ça ! – quoi que ce puisse être. La chape s'étant abattue d'un coup était bien trop lourde et morbide pour que je veuille en savoir plus. Mais trop tard. Je me trouvai déjà au bord de la route, fixant comme les autres badauds le triste spectacle d'un « banal » accident de circulation. Une voiture à la calandre défoncée. Une fillette – dix mètres plus loin – au crâne douloureusement ravagé, comme rentré en lui-même. De minuscules parcelles organiques, rougeâtres, marquaient la chaussée de son gris-rouge péremptoire.

Un hoquet choqué traversa le public, tandis que les premiers agents accouraient et sécurisaient les lieux.

« Oh non, pas ça... » songeais-je, le gorge sèche et les yeux rougis, du haut de mes à peine neuf ans.

Je n'avais jamais assisté à pareille chose et rien dans ma vie ne m'avait alors préparé à assimiler cet amas de sang, de malaise, et de profonde incompréhension.

Pourquoi ?

Tandis que je tentai d'ordonner mes pensées dans ce maelström sans queue ni tête, les mains de maman vinrent chastement me fermer les yeux. Me tenant tout contre elle, elle ne cessa de me répéter – je m'en souviens comme si c'était la veille – que « tout allait bien », qu'elle était là pour moi et que « tout rentrerait bientôt dans l'ordre ».

Je pleurai et hoquetai dans ses bras, oublieuse du lieu, du jour ou de moi-même...

Tout cela était tellement... *horrible*.

Loin derrière, un accord perdu vrilla le silence consterné, tel un larsen impromptu au milieu d'une prière. Je fermai les yeux... et tentai d'oublier, de toutes mes forces de gamine.

Tous les événements d'une vie contribuent à créer ce que l'on devient.

Je me le suis toujours répété comme une maxime. Près de vingt années durant, j'ai tenté de rejouer à ma sauce ou de changer l'agencement des événements de cette journée de façon plus favorable, mais rien à faire : cette déflagration de l'acier contre la chair restera toujours gravée

en moi. Pour toujours.

Alors j'ai composé avec et assimilé ce souvenir au flux vital de mon court passage sur terre. Bonnes et mauvaises expériences ; qu'on le veuille ou non, elles nous composent et nous « traduisent », d'une certaine sorte, ai-je envie de dire.

Et ensuite... On fait « avec » ?

Eh bien oui, on fait avec – du moins, nous essayons. Et les années passent.

On vit, on ingurgite de nouvelles informations, on s'adapte au passage du temps, aux nouvelles expériences et on prend ce qui peut être pris. La vie va son cours, paraît-il. Je me retrouve donc derrière mon volant, vitres ouvertes, début rayonnant de printemps, à suivre d'une oreille distraite les dernières stupidités musicales de la radio. Il fait beau, je me détends à l'avance de la soirée qui m'attend – un mojito annonçant la joyeuse fin de semaine et un bon film : les plaisirs simples ne sont-ils pas les plus satisfaisants, en fin de compte ? Un grain poussiéreux passe à travers le rétro intérieur, miroitant l'espace d'une demi-seconde en me renvoyant des embruns d'autrefois, comme noyés *par...*

Soudain, je reviens à moi et à pile à en faire crever mes disques de frein.

Une môme, là, juste au travers du passage piéton, à contre-temps.

Je sais bien que je ne suis pas en tort – le feu est au vert et l'indicateur pour les piétons était bien au rouge – mais l'instant d'une respiration, je me fais l'effet de la pire criminelle que la terre n'aie jamais connu. Merde, *cette fille !* N'auraient été mes réflexes, je l'aurais purement et simplement écrasé...

Tout mon univers tangué, l'espace d'un instant.

Je me revois, soudain plus jeune, assistant à un horrible et banal fait divers. Une fille renversée sur la chaussée. Je suffoque et menace, le temps d'une respiration, de perdre connaissance.

Puis j'arrive enfin à me ressaisir et parviens à m'extirper de l'habitacle en goûtant l'air frais comme un don du ciel. Garée sur le bas-côté, je me dirige d'un pas vif vers la fillette – peut-être huit ou neuf ans – que j'ai manqué de percuter. Affolée et morte de peur, sa mère à ses côtés ne cesse de la rabrouer.

– Je... Excusez-moi, j-j'ai vraiment rien... je...

– Non-non-non ! C'est ma fille vraiment, elle est inconsciente et vous n'étiez absolument pas en tort, je vous prie de m'excuser pour cette *petite folle...* !

Au moment où elle lève une main menaçante, je la fixe dans les yeux. « Voyons... On a tous connu l'âge bête et insouciant. » lui disent mes yeux.

– Je... Oui, vous avez raison. Mais Amélie, promets-moi que jamais...

Mais déjà les mots se perdent dans les doux alizés de mes réminiscences. Je revois... l'espace d'une respiration... Le rouge, le visage prostré et sanguinolent. Les vagues traits devinés sous les affluents écarlates. Je revois son visage. Soudain je me retourne vers la gamine et fixe sa mère.

Au bout d'un petit quart d'heure d'explications, j'apprends que la maman est en fait la sœur de l'ancienne accidentée... Et comme un mauvais doublon, je vois les deux visages se sur-imprimer. J'en tombe des nues et me demande si je dois m'en étonner ou en concevoir une sorte de « logique » métaphysique. Une question de karma, probablement.

Finalement, je finis par lui raconter mon histoire et la façon dont cet événement a influencé sur ma vie, sur mon quotidien. Sur mes habitudes de conduite ou les petites filles tête-en-l'air, que je surveille comme le lait sur le feu – rendant ainsi ma négligence du jour par deux fois impardonnable.

Nous passâmes la fin d'après-midi dans un café à discuter des étranges aléas de la vie, Claire et sa petite Morgane.

Je viens maintenant ici chaque année, avec mes deux nouvelles amies. Me recueillir.

Avec le temps, nous avons noué des liens solides d'amitié avec Claire. Elle retrouve en moi un morceau de son histoire manquante, comme si j'étais une sorte de mémoire vivante de sa jeune sœur. Pourtant, je n'ai été qu'une simple spectatrice.

Mais peut-être ma sensibilité rejoint-elle une certaine fibre, une corde sensible chez cette sœur trop tôt orpheline d'une partie d'elle-même.

Je lui ai souvent parlé de mes cauchemars, toutes mettant en scène les mêmes événements, les mêmes voitures tachées de rouge, les mêmes fillettes prenant rendez-vous avec leur destin. Les morts sont différentes à chaque fois, mais elle finit toujours sous la calandre, la face ravagée face contre terre. Il m'arrive, dans de brefs accès hallucinatoires, de substituer lorsque je l'ai en face de moi, le visage de la jeune fille pleine de vie à celle de la défunte défigurée, comme passée dans une lamineuse géante... Dédouplements vertigineux s'effaçant aussi vite qu'ils sont apparus – je me dis alors que la folie, rampante, n'est jamais qu'à un saut de puce. Plus rare encore, lorsque mes songes se font moins amers, la gamine réchappe à son sort et continue alors sa course folle en rattrapant le temps perdu

Moi aussi j'aimerais parfois pouvoir rattraper le temps perdu...

Retour au cimetière, cette chapelle lourde de regrets et d'éternels non-dits.

Durant ces quelques minutes de recueillement, nous nous taisons chacune en rendant un hommage muet à la fillette de mes lointains printemps. Puis Claire dépose un bouquet sur la stèle et sa fille l'embrasse, rituel immuable. Je ne connaissais rien d'elle, mais à travers les souvenirs et les anecdotes de sa sœur, une petite part de moi-même s'y identifie.

Au moins juste un peu.

Mère et fille tournent enfin les talons et avant de les rejoindre, je m'approche à mon tour. Je sors un « pin's » de ma poche, représentant un banjo magnifiquement dessiné – grand-père me l'avait donné quelques années après le drame. Alors je me penche et dépose l'objet dans un murmure silencieux. *Que la musique t'accompagne, ma fille...* loin des trottoirs et avenues de nos destinées piégeuses.

Puis je m'éloigne en direction des portes, sentant mon fardeau un brin plus léger. Pour un temps, du moins.